

Je parlerai donc d'un ton apocalyptique en philosophie.

Les Septante nous ont légué une traduction de *gala*. On appelle cela l'Apocalypse.

En grec, *apokalupsis* traduirait des mots dérivés du verbe hébreu *gala*. Je me réfère ici, sans m'en autoriser, à des indications d'André Chouraqui sur lesquelles je reviendrai. Mais je dois en prévenir dès maintenant : les histoires ou les énigmes de traduction dont j'entends parler et dans lesquelles je m'embarrasserai pour des raisons plus graves encore que mon incompetence, je les crois sans issue.

Ce sera mon thème. Plus qu'un thème, une

tâche (*Aufgabe des Übersetzers*, juste assignation de Benjamin) dont je ne m'acquitterai pas.

Jean Ricardou m'a demandé l'autre jour, nous parlions alors de traduction, d'en dire un peu plus sur ce que j'avais esquissé d'une grâce donnée au-delà du travail, grâce au travail mais sans lui. Je parlais alors d'un *don* qu' « il y a » (*es gibt*) mais qu'il y a surtout à ne pas mériter, *en fin de compte*, dans la responsabilité. Il faut traduire et il faut ne pas traduire. Je pense au *double bind* de YHWH quand, avec le nom de son choix, avec son nom pourrait-on dire, Babel, il donne à traduire et à ne pas traduire. Et personne à jamais, depuis lors, ne se soustrait à la double postulation.

Eh bien, à Jean Ricardou je répondrai ceci, et je le ferai en forme de remerciement elliptique pour ce qui m'est ici donné, donné à penser ou simplement donné, au-delà du pensable c'est-à-dire — ce serait à dire en allemand — au-delà de toute mémoire et de quelque merci, donné par nos hôtes de Cerisy, par Philippe Lacoue-Labarthe et par Jean-Luc Nancy, par vous tous avec tant de travail et tant de grâce, tant de grâce dans le travail : à l'épreuve de la traduction, la grâce viendrait

peut-être quand l'écriture de l'autre vous absout, par instants, du *double bind* infini et d'abord, telle est la condition d'un don, s'en absout, s'en délie, allège ou innocente elle-même, elle, la langue d'écriture, cette trace donnée qui vient toujours de l'autre, même si ce n'est personne. S'innocenter du don, du don donné, du donner même, c'est la grâce que je vous sais maintenant et qu'en tous cas je vous souhaite. Elle est toujours improbable, on n'en fait jamais la preuve. Mais ne faut-il pas croire que ça arrive ? C'était peut-être cela, hier, la croyance même. Autre façon de dire : pour ce que vous m'avez donné pendant ces dix jours je ne vous remercie pas seulement, je vous pardonne. Mais qui peut s'autoriser à pardonner ? Disons que pour vous je demande le pardon, à vous-mêmes pour vous-mêmes.

Apokaluptô fut sans doute un bon mot pour *gala*. *Apokaluptô*, je découvre, je dévoile, je révèle la chose qui peut être une partie du corps, la tête ou les yeux, une partie secrète, le sexe ou quoi que ce soit de caché, un secret, la chose à dissimuler, une chose qui ne se montre ni ne se dit, se signifie peut-être mais ne

peut ou ne *doit* pas être livrée d'abord à l'évidence. *Apokekalummenoi logoi*, ce sont des propos indécents. Il y va donc du secret et des *pudenda*.

La langue grecque se montre ici hospitalière au *gala* hébreu. Comme le rappelle André Chouraqui dans son bref *Liminaire pour l'Apocalypse johannique* dont il a proposé récemment une nouvelle traduction¹, le mot de *gala*

1. Traduction du grec, bien entendu, mais dans des conditions que je dois préciser ici, à la fois parce qu'il en sera question au cours de la discussion et parce qu'il y va de ce qu'on pourrait nommer l'*appropriation* de l'apocalypse : c'est aussi le thème de cet exposé. La très singulière tentative de Chouraqui consiste en somme, pour l'Apocalypse de Jean aussi bien que pour le Nouveau Testament en général, à reconstituer un nouvel original hébreu, sous le texte grec dont nous disposons, et à *faire comme* s'il traduisait ce texte original *fantôme* dont il suppose que, linguistiquement et culturellement, il a dû déjà se laisser traduire, si on peut dire en un sens largement métaphorique, dans la version grecque dite originale. « La traduction que je publie, nourrie par l'apport des versions traditionnelles, a pour vocation de rechercher sous le texte grec son contexte historique et son substrat sémitique. Une telle démarche est aujourd'hui possible... » Elle passe, selon Chouraqui, par une « retroversion araméenne ou hébraïque » du texte grec tenu pour un « filtre ». Les traductions historiques du Nouveau Testament en araméen ou en hébreu auront donc joué ici un rôle indispensable, mais seule-

revient plus de cent fois dans la Bible hébraïque. Et il semble dire en effet l'*apokalupsis*, le dévoilement, le dévoilement, le voile levé sur la chose : d'abord, si on peut dire, le sexe de l'homme ou de la femme, mais aussi les yeux ou

ment médiateur. « ... même si le texte s'exprime en grec et, pour ce qui est de Jésus, s'il se fonde sur un araméen ou un hébreu (mishnaïque, rabbinique ou qoumranique) dont les traces ont disparu, la pensée des Évangélistes et des Apôtres a pour ultimes termes de références la parole de YHWH, c'est-à-dire pour eux tous la Bible. C'est elle que l'on retrouve en analysant le texte grec même si l'on doit préalablement passer par un filtre araméen ou par celui de la traduction des Septante. [...] A partir du texte grec, connaissant les techniques de traduction de l'hébreu en grec, et les résonances hébraïques de la Koïné, j'ai tenté à chaque mot, à chaque verset, de toucher le fond sémitique pour ensuite revenir au grec qu'il était nécessaire de retrouver, enrichi d'une substance nouvelle, avant de passer au français. » Tel est le projet, il se recommande d'une *double autorité*, évoquant tour à tour la « quasi-unanimité des exégètes » ou « le grand courant œcuménique », l'« œcuménisme des sources ». Pour de multiples raisons, je ne discuterai pas directement l'autorité de ces autorités. Mais s'agissant de langue, de texte, d'événement et de destination, etc., les questions que je proposerai aujourd'hui n'auraient pas pu se déployer si le fondement de telles autorités devait se tenir à l'abri dans l'indiscutable. Conséquence secondaire de cette précaution : ce n'est pas comme à une traduction *autorisée* que je renverrai souvent à celle d'André Chouraqui.